Papillon, Joëlle. *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*. Laval : PU de Laval, 2018. 199 p.

« Je suis la plaie et le couteau », écrit Charles Baudelaire dans son poème « L'Héautontimorouménos », ainsi exprimant le masochisme voluptueux et distillant l'équivoque du sujet désirant. Dans *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, la nouvelle parution de Joëlle Papillon, l'auteure explore en profondeur ce même phénomène et décode finement les stratégies psychiques et linguistiques déployées dans trois romans autobiographiques de l'extrême contemporain de la mise en scène du désir au féminin. Papillon met au jour les complexités du masochisme féminin et la densité aporétique du désir qui relâchent un plaisir à la fois voluptueux et douloureux. Pour examiner l'aporie qui habite celui – mais surtout celle – qui se soumet à l'autre désiré, la critique rassemble à bon escient nombre de théoriciennes féministes, psychanalystes, philosophes, sociologues et critiques littéraires, dont Marguerite Duras, Hélène Cixous et Judith Butler, posées comme phares. Tant est l'acuité que *Désir et insoumission* traverse les frontières de la critique littéraire pour mettre jour sur les motivations dérobées de même les plus décillés des lectrices et lecteurs qui ont souffert d'un « désir gonflé d'espérance ».

Se découpant en trois parties, l'analyse fait jaillir les stratégies qui sous-tendent et contredisent l'apparente soumission des trois narratrices qui mettent en scène les péripéties de leur vie intime. D'abord, Papillon se penche sur le roman de Nelly Arcan, *Folle* (2004). Dans la mise en scène des tourments personnels provenant d'une relation sexuelle que Nelly, la narratrice, noue avec un journaliste français, l'auteure révèle deux dispositifs, narratif et diégétique, dans lesquels se concentre la soumission de la narratrice à son amant, mais qui s'avèrent mieux conçus pour assouvir son propre désir et, par là même, miner la domination masculine. À un moment particulièrement lucide de sa lecture, Papillon soulève pertinemment que « dans un cas comme celui-ci où le sujet féminin recherche avant tout la preuve qu'il est désirable et désiré, l'objet désiré (l'amant) perd de son importance, puisqu'il est subordonné à la relation que le sujet désirant (Nelly) établit avec lui-même ». Le masochisme du personnage Nelly se dévoile, sous l'œil de Papillon, comme polyvalent. Dans son abattement, la masochiste arrive à détourner le pouvoir de son bourreau à ses propres fins à elle.

Ensuite, Papillon explore la sexualité effrénée chez Catherine Millet dans son autofiction *La vie sexuelle de Catherine M.* (2001). Sous l'optique de la passivité active, Papillon décortique la mise en scène de la soumission apparente de Catherine M. pour y révéler la démarche d'un sujet s'affirmant. L'auteure rend lisible la subjectivation qui peut avoir lieu par le biais de la passivité, prétendue naturelle chez la femme. Le coït hétéronormatif entame des acteurs et des positions fortement genrées :

d'un côté, activité, domination, subjectivité qui sont le propre de l'agent ; de l'autre, passivité, soumission et objectivation qui sont réservées à la patiente. Cependant, l'analyse de Papillon souligne que « [d]ans *La vie sexuelle*, il y a performance de la passivité au sens butlérien, dans la mesure où la narratrice reprend (répétition) les signes du comportement typique de la passivité dite féminine – une attitude d'attente, un geste d'effacement de soi, un discours qui remet l'agentivité sexuelle au partenaire –, mais en transforme (variation) la portée en permettant à Catherine M. de devenir agente ». Sa lecture de la sexualité féminine transgressive est appuyée par la rhétorique. Millet a recours à la synecdoque pour représenter son détachement intellectuel lorsqu'elle s'adonne aux actes charnels. La scission mise en scène par cette figure libère le corps de Catherine M. qui, dans ses rencontres, « ne connaissait pas de hiérarchie, ni dans l'ordre de la morale ni dans celui du plaisir, et dont chaque partie pouvait [...] se substituer à un autre ».

La dernière étude focalise l'occupation psychique d'Annie Ernaux par son amant, évoqué par l'initial S., dans son journal fictionnalisé *Se perdre* (2001). Papillon se penche sur ce texte ainsi que le journal intime *Passion simple* (1991) pour mettre en lumière les moments noirs du désir féminin. L'analyse dévoile les jeux de pouvoir qui lient la narratrice à son amant russe ; « le sujet féminin désirant se représente fréquemment en posture de soumission volontaire devant l'aimé (le loup s'incline devant l'agneau), signalant le pouvoir de l'aimé sur l'aimant ». Cependant, la critique décompose habilement le discours de l'amoureuse qui, derrière une posture d'attente, d'angoisse et d'effacement, trahit sa propre position dominante sur l'homme désiré. Papillon analyse la représentation d'une rencontre, documentée par la diariste, levant ainsi le voile sur l'autorité sous-jacente de celle qui se voit (ou se veut) effacée. Selon la critique, la mise en scène « suggère que la sexualité du couple est entièrement orientée vers la satisfaction sexuelle et narcissique masculine, car ils font ce qu'il préfère, ce qui le valorise, alors que la narratrice, rendue 'invisible', en est réduite par synecdoque à être une *main qui branle*. C'est elle toutefois, qui lui *fait découvrir l'érotisme* et elle lui est pour cela indispensable ». Ernaux n'est peut-être qu'une main, mais c'est la main qui guide. Cette lecture iconoclaste caractérise également l'analyse grammaticale. La diariste, Papillon explique, passera du particulier au général pour évoquer son amant : de « ce doux Soviétique aux yeux verts », il devient « un jeune Russe », par exemple. Selon la critique, le glissement vers l'article indéfini « convient, puisque S. apparaît comme remplaçable : il est un parmi d'autres ». Papillon conclut adroitement : bien que la diariste perçoive (et surtout écrive) son désir comme une perte d'autonomie, par le biais même de la pratique diaristique, la narratrice de *Se perdre* se sert de sa passion assujettissante pour mieux affirmer sa propre autonomie. « Puisque, dans son œuvre, le corps et la

sexualité féminine sont considérés comme des outils qui mènent à la connaissance de soi, le désir permet d'établir non seulement un rapport à l'autre, mais un rapport à soi tout aussi important ».

Ce travail capital pour les études littéraires, par l'attention particulière prêtée aux structures rhétoriques et grammaticales des trois œuvres, a une portée plus large. Les lectures proposées par Papillon, qui, en plus de détacher sexualité, féminité et aliénation, font jaillir la contradiction qui habite tout sujet désirant. Tout geste langoureux, toute parole amoureuse contiennent au moins un brin de son contraire. Il s'agit d'une perspective qui dénaturalise la relation asservissante et éclaire les stratégies de subversion et de contestation de tous ceux et celles cherchant à s'affirmer depuis l'intérieur d'un système de domination. De surcroît, pour l'individu qui a souffert d'être à la fois « les membres et la roue » dans l'ordalie du désir, cette étude lui révélera que, à l'intérieur de toute soumission torpide, il y a un geste vers la domination de l'autre.

Nigel Lezama